

**Jean-Louis Major, Marie-Françoise et Jean-François Michel,
Elisabeth Haghebaert**

Michel Gaulin

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2011). Compte rendu de [Jean-Louis Major, Marie-Françoise et Jean-François Michel, Elisabeth Haghebaert]. *Lettres québécoises*, (141), 42–43.

☆☆☆☆ 1/2

Jean-Louis Major, *Appartenances. Essai en pièces détachées*, Ottawa, David, 2010, 306 p., 26,95 \$.

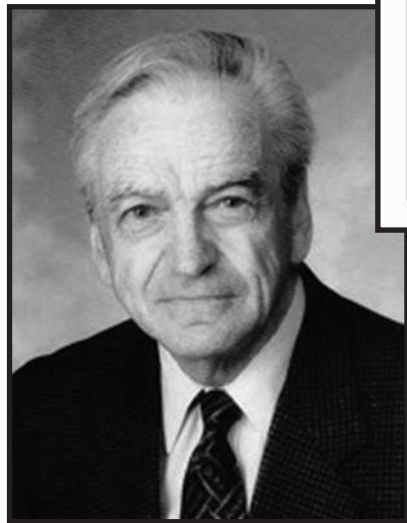
Jeux de paradoxes

Un essai percutant qui, tout en jetant un regard désabusé sur le sort fait à la culture et au livre dans le monde médiatisé d'aujourd'hui, n'en persiste pas moins à affirmer la valeur et la pérennité du fait littéraire comme expérience personnelle et réalisation de soi.

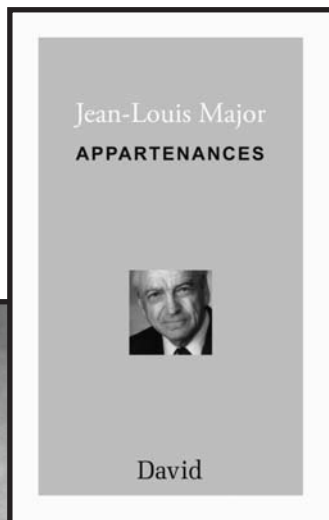
Jean-Louis Major est venu à la littérature par la philosophie, avant de s'illustrer comme critique littéraire, directeur du Corpus d'éditions critiques de la « Bibliothèque du Nouveau Monde » et de passer enfin lui-même à la fiction par l'écriture de deux recueils de contes et des « antifables ». C'est, en somme, un bilan de ce parcours tant personnel qu'intellectuel qu'il dresse ici dans cet essai en « pièces détachées ».

Commencements

Major remonte d'abord à ses origines, partagées entre le côté ontarien (Cornwall) et le côté québécois (Coteau), avec des souvenirs, entre autres, de la cathédrale de Valleyfield qui résonnait déjà, nous apprend-il, de « l'éloquence et du prestige » du futur



JEAN-LOUIS MAJOR



cardinal Léger (p. 16). Mais l'un des événements fondateurs de cette vie fut assurément le succès qu'il remporta au célèbre Concours provincial de français, mis sur pied en 1938 par un pédagogue clairvoyant, le regretté Robert Gauthier, alors directeur de l'enseignement français en Ontario, concours dont Major

fut, à quatre années de distance, le lauréat tant à l'élémentaire qu'au secondaire. S'orientant par la suite vers la philosophie, il rédigea néanmoins une thèse sur un écrivain, Saint-Exupéry, ouvrage dont le titre, *Saint-Exupéry, l'écriture et la pensée*, présageait déjà de l'avenir. Entrant alors de plain-pied dans la carrière, c'est pour l'enseignement de la littérature qu'il opta.

Un congé sabbatique passé à la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Études, à Paris, en 1968-1969, moment de grande effervescence dans les études littéraires,

La littérature, la lecture et l'écriture revêtent en quelque sorte pour lui un caractère sacré, intime, violé, hélas, par la médiatisation tous azimuts [...] de l'espace dit « littéraire » qu'occupent, de plus en plus, une multitude de « livres » qui n'en sont pas.

allait lui permettre d'approfondir sa réflexion autour de la célèbre question de Sartre, « Qu'est-ce que la littérature? » et de s'interroger sur « une lecture-écriture qui tienne compte de la spécificité du texte, forme unique de langage et de signification » (p. 53).

Fidélité

Major n'a pas dévié de ce parcours, qu'il a poursuivi avec persistance et détermination dans les divers domaines de son activité littéraire et critique, mais sans pour autant cesser de s'interroger. Il écrit, nous dit-il, pour « assurer [s]es distances », ce qui est « du même coup une façon de situer les autres à distance » (p. 142). La littérature, la lecture et l'écriture revêtent en quelque sorte pour lui un caractère sacré, intime, violé, hélas, par la médiatisation tous azimuts, dans la société de consommation au sein de laquelle nous vivons dorénavant, de l'espace dit « littéraire » qu'occupent, de plus en plus, une multitude de « livres » qui n'en sont pas. Aussi en est-il venu, ces dernières années, à un refus presque complet de publier.

Mais voire... Le tempo d'*Appartenances* ne cesse de s'accélérer tout au long du parcours, culminant en une section intitulée « Pied de nez livresque », où Major affirme, entre autres : « Si par hasard on lit ceci, ce sera que j'aurai poussé le paradoxe jusqu'à publier ces réflexions... sur mon refus de publier. » (p. 196) Il ajoute, quelques lignes plus bas : « D'ailleurs, je n'en suis pas à un paradoxe près. » (*ibid.*) À certaines reprises, dans le cours de son propos, il a par ailleurs laissé entendre qu'il avait, par-devers lui, sur son bureau, le manuscrit d'un livre, déjà mis en pages par lui-même, processus auquel il s'est lui-même initié, considérant, en même temps, le livre comme « objet ». Or, il y a tout à parier que le manuscrit en question est celui que l'on tient en main, les données d'édition nous informant que la maquette est... le fait de l'auteur lui-même !

☆☆☆☆

Marie-Françoise Michel et Jean-François Michel, *Le Chien d'or. Nicolas Jacquin Philibert 1702-1748*, Sillery, Septentrion, 2010, 200 p., 22,95 \$.

Le modèle du « Chien d'or »

Une biographie qui met pleinement en lumière l'identité de l'homme dissimulé sous le personnage éponyme du roman célèbre de William Kirby (1877), *The Chien d'or/The Golden Dog: a legend of Quebec*.

À peu près tout le monde connaît cette inscription que l'on voit encore aujourd'hui sculptée sur une pierre de la façade du bureau de poste de Québec : « Je suis un chien qui ronge l'os, / En le rongant je prends mon repos. / Un jour viendra qui n'est pas venu, / Que je mordrai qui m'aura mordu. / 1736 » Mais peu de gens connaissent les origines de cette inscription et, surtout,

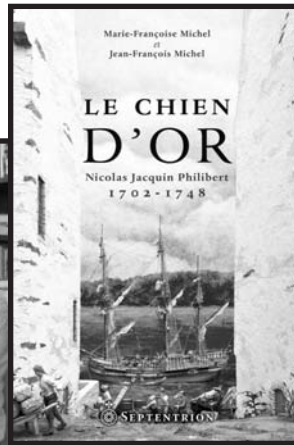
l'histoire du personnage qui a inspiré, bien qu'à grands traits, le romancier William Kirby près d'un siècle et quart plus tard. Voici que les vides sont admirablement comblés grâce aux efforts admirables d'un couple d'enseignants lorrains qui retracent, dans un livre clair et bien écrit, l'histoire véritable du héros, Nicolas Jacquin Philibert, originaire d'une bourgade de la plaine des Vosges et assassiné à Québec en 1748.

L'histoire d'une famille

Marie-Françoise et Jean-François Michel retracent donc les origines du héros, né à Martigny en Lorraine, en des temps difficiles, d'un père simple boulanger, mais dont trois fils sur quatre s'illustreront dans les milieux ecclésiastiques, l'un comme receveur fiscal d'abbayes et de prieurés en Normandie et en Picardie, et deux autres en tant que curés successifs de Saint-Sauveur, à Paris. Le troisième de cette lignée de fils, Nicolas, s'illustrera, quant à lui, dans un tout autre domaine, soit celui de commerçant, et dans un tout autre milieu, celui de Québec, où il arrivera, toutefois, en 1729, à titre de cuisinier auprès de M^{sr} Herman Dosquet, coadjuteur de l'évêque désigné de Québec, M^{sr} de Mornay, appelé à succéder à M^{sr} de Saint-Vallier, décédé en 1727.



MARIE-FRANÇOISE MICHEL
ET JEAN-FRANÇOIS MICHEL



Le commerçant

Resté à peine deux ans et quelques poussières au service de son patron retourné temporairement en France en 1732, ayant ajouté entre-temps à son patronyme de naissance celui de Philibert, c'est dans le commerce que notre héros fera sa marque à partir de 1733, l'année de son mariage avec Marie-Anne Guérin, d'abord comme boulanger imitant son père puis, peu à peu, comme marchand doué du sens des affaires, sensible aux occasions qui se présentent, cultivant des alliances tant sur la côte ouest de la France que du côté des îles du sud-est de l'Atlantique. Sa rapide ascension sociale sera confirmée par l'achat, peu de temps après son mariage, d'une propriété rue de Buade, entre l'emplacement du château Saint-Louis et celui du palais épiscopal, propriété qu'il agrandira progressivement pour en faire une demeure imposante, qui fera de lui l'un des bons bourgeois de Québec.

C'est toutefois le 21 janvier 1748 que devait brusquement prendre fin la bonne fortune de Nicolas Jacquin Philibert, après une altercation avec une tête forte, Pierre Legardeur de Repentigny, qui lui enfonce son épée dans le flanc gauche à cause d'une affaire de logement de troupes en ces années qui constituent déjà le préambule aux événements de 1759.

☆☆☆ 1/2

Élisabeth Haghebaert, *Réjean Ducharme. Une marginalité paradoxale*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2009, 342 p., 28,95 \$.

Ducharme et la marginalité

Un ouvrage qui, face à la pléthore d'études déjà consacrées à Ducharme, tente, par le biais du concept de marginalité, une nouvelle synthèse, plus globalisante, de l'ensemble de l'œuvre.

Bien consciente du nombre de travaux sur Ducharme qui avaient précédé le sien, Elisabeth Haghebaert se devait de trouver une approche qui lui permettrait d'édifier une synthèse qui jetterait une lumière nouvelle sur l'ensemble de l'œuvre. Elle avait en sa faveur, arrivant plus tardivement, d'avoir à sa disposition une œuvre qui, en deux étapes principales, a maintenant atteint sa pleine maturité. Elle a donc choisi de concentrer son attention sur le thème de la marginalité, tel qu'il se déploie au fur et à mesure de l'évolution de l'œuvre, en s'appuyant sur cinq points de vue qui forment autant de chapitres de son ouvrage : la place de l'auteur ; les personnages et les lieux ; la nature et la fonction du langage et des idéologies ; le sens des genres et des canons littéraires ; une forme particulière de rapport du littéraire au monde.

« Lecture aimable et jubilatoire »

Haghebaert reconnaît d'emblée, dès les premiers paragraphes de son « Introduction », que son étude « s'écarte des modèles théoriques habituellement reconnus et pratiqués dans le monde des études littéraires institutionnelles au profit d'une promenade littéraire personnelle » (p. 13). Aussi le lecteur de cet ouvrage aura-t-il le plaisir de renouer, au fil des pages, avec bien des épisodes de l'œuvre qu'il avait pu avoir oubliés entre-temps et de jouir, une fois de plus, grâce aux nombreuses citations sur lesquelles s'appuie le propos de l'auteur, du langage jubilatoire de Ducharme. Il n'en reste pas moins qu'Haghebaert, en se voulant le plus complète possible, donne parfois l'impression de travailler en rase-mottes, ce qui a pour effet de ralentir la lecture et de

donner au lecteur l'impression de faire du sur-place.

Qu'à cela ne tienne, cependant. On retiendra d'emblée la solidité d'ensemble du propos de l'auteur, notamment dans son « Introduction » et sa « Conclusion », sa connaissance exemplaire de l'énorme bibliographie qu'a suscitée, au cours des ans, cette œuvre incongrue au sein du corpus québécois et le soin admirable que l'auteur a apporté à sa lecture d'accompagnement. [14](#)



ÉLISABETH HAGHEBAERT